

Pigalle

LA GUERRE DES BANDES AURA-T-ELLE LIEU ?

Batailles rangées à la gare du Nord et à Pigalle...

Depuis quinze jours, deux clans rivaux sèment la pagaille à Paris. Enquête chez ces banlieusards qui veulent en découdre

PAR OLIVIER O'MAHONY

« La bagarre ? Ils la veulent ? Ils l'auront. » Ce jeudi 6 septembre, Aka H., qui n'a pourtant pas l'air méchant, est de mauvaise humeur. Inutile de lui demander sa véritable identité : c'est niel. Il a 19 ans, une solide carrure et toute la « panoplie racaille » : casquette, sweat-shirt à capuche, pantalon large sous les fesses, baskets blanches, boucles d'oreilles et bagues aux doigts. Son fief, c'est la gare du Chénay-Gagny, en Seine-Saint-Denis. Une banlieue tranquille, à un quart d'heure de Paris par la ligne E du R.e.r., où les immeubles H.L.M. sont propres et les gazons impeccablement tondus. Aka H. est entouré d'une vingtaine de copains du même âge, réunis dans une bande baptisée « C.d.b. » (pour Casseurs de bouche). Tout un programme... Il parle plus fort que les autres, fait des études (un B.t.s. d'électrotechnique), mais conteste être le chef de qui que ce soit. « On est des frères, nés au Chénay et unis jusqu'à la mort. On se connaît depuis la maternelle et on partage tout, même les femmes ! » Aka H. vient d'apprendre que Kevin, membre de son groupe, impliqué dans les bagarres qui ont fait deux blessés à Pigalle dans la nuit du 27 au 28 août, a été interpellé la veille. Les policiers sont venus sonner à 6 heures du matin chez ses grands-parents, à Rosny-sous-Bois, à deux stations de R.e.r. du Chénay. Ils étaient une douzaine et ont fouillé toute la maison. « Je ne comprends pas. Après la baston de Pigalle, Kevin a fait de la garde à vue, mais il a été remis en liberté. Pourquoi le renvoyer en prison au bout de cinq jours ? » s'interroge Aka H., qui n'a qu'une idée en tête : venger son ami. « Les types qui l'ont fait tomber, on va les nettoyer. » Aka H. en est persuadé : si Kevin est tombé, c'est parce qu'il a été « dénoncé » par des membres de G.d.n., une bande qui a ses habitudes à la gare du Nord. « On a des armes. Je peux tuer pour un frère. Aller en prison ne me fait pas peur. Vous n'avez encore rien vu : les

échauffourées de Pigalle, ce n'était qu'un hors-d'œuvre. Les bagarres ne font que commencer. »

Tout est parti d'une altercation entre Kevin et un membre de G.d.n., un jeune de 19 ans surnommé Docteur D. « Cela s'est passé le 13 août au Folie's Pigalle, une boîte de nuit parisienne. Une peccadille, en réalité », raconte M^{re} Alexandra Hawrylyszyn, avocate de Docteur D. Sauf que l'affaire aurait réveillé une autre rivalité, quasi atavique celle-là, entre les banlieusards de l'est de Paris (les G.d.n., principalement issus du Val-d'Oise et de la Seine-Saint-Denis), et ceux de l'ouest (provenant des Yvelines et des Hauts-de-Seine). Ces derniers se réunissent dans la gare R.e.r. de la Défense, entre le McDonald's et le magasin Virgin, d'où le nom de leur bande : Def-Mafia.

« LES "DURS" CRAIGNENT SURTOUT LA RÉACTION DE LEUR MÈRE »

Ce vieux conflit, Babou, 20 ans, l'observe depuis longtemps. Originaire de Clichy-sous-Bois, en Seine-Saint-Denis, donc sympathisant de G.d.n., il est bien trop pacifique pour y prendre part, même s'il était présent à Pigalle la nuit des affrontements. Son rêve à lui, qui travaille depuis l'âge de 16 ans comme manutentionnaire, c'est de gagner assez d'argent pour se mettre à son compte et créer un taxiphone. Il commente : « Depuis des années, les G.d.n. et les Def-Mafia se battent entre eux pour des prétextes futiles, parfois même pour des histoires de chewing-gums, mais aussi et surtout à cause des filles qui servent d'indics aux uns et aux autres. Chacun a ses territoires. Quand un type de la Défense vient gare du Nord pour draguer, racketter, voire simplement faire ses courses, c'est vécu comme une provocation par le camp d'en face. Chacun a ses boîtes de nuit attitrées : le Folie's Pigalle pour Def-Mafia, la Casa 128, rue Lafayette, pour les G.d.n... A moins

que ce ne soit l'inverse ! Quand ils se croisent dans le même établissement, ils se disent à peine bonjour. Et lorsque, en plein milieu de la soirée, on entend quelqu'un hurler "G.d.n.", puis un autre répondre "Def-Mafia", cela signifie que les hostilités commencent. »

« Il y a environ deux mois, poursuit Babou, les C.d.b. auraient fait alliance avec Def-Mafia, sans qu'on sache exactement comment ni pourquoi. Certains de leurs membres ont été aperçus sur le parvis de la Défense, pourtant éloigné de leur territoire. » De source judiciaire, rien, dans le dossier, n'atteste ce renversement d'alliance, par ailleurs contesté par les intéressés, les jeunes de Def-Mafia et ceux de C.d.b. Cette version des faits permet en tout cas d'expliquer pourquoi, la nuit du 27 au 28 août, des jeunes du 92 participaient au combat. Et comment les C.d.b., aidés de leurs nouveaux alliés, ont pu mettre la place Pigalle en ébullition.

La bande du Chénay va-t-elle récidiver pour venger Kevin ? « On ne sait pas encore. On a une taupe chez les G.d.n., on avisera en fonction des renseignements qu'elle nous fournira », lâche Aka H. sans conviction. Ainsi, les gars du Chénay prétendent être les auteurs de deux coups de feu entendus à Pigalle, alors que les rivaux de G.d.n. accusent unanimement un type issu de Def-Mafia, mis en examen pour tentative d'assassinat. Selon le rapport de la police urbaine de proximité (P.u.p.) qu'a pu consulter Paris Match, une des balles tirées était un « projectile de type Gomme Cogne ». Mais l'arme n'a pas pu être retrouvée.

Les 35 jeunes interpellés lors des trois rixes de la fin août ont trois points en commun, analyse l'avocat de cinq prévenus, dont la plupart membres de G.d.n. « Ils ont beaucoup de temps libre, adorent qu'on parle d'eux, mais craignent la réaction de leur mère... » Dimanche soir, au Chénay, le soleil brillait, les contrôles d'identité à la gare R.e.r. allaient bon train. Les « durs » de la bande C.d.b. étaient aux abonnés absents. Peut-être regardaient-ils sagement une série américaine à la maison, à côté de leur mère, justement. En rêvant d'histoires de gangs qui s'affrontent dans le Bronx. Loin, très loin du Chénay... ■

C'est aux puces parisiennes qu'on peut se fournir en armes en toute légalité. En bas, une arme de défense type Gomme Cogne, tirant des projectiles en gomme.





LE DIAGNOSTIC DE DOCTEUR D.

Paris Match. Docteur D., vous êtes l'un des acteurs clés des affrontements qui ont eu lieu à Paris. Certains vous présentent comme l'un des meneurs de l'une des bandes, appelée « G.d.n. », comme gare du Nord où elle se réunit. Vrai ?

Docteur D. Pas d'accord. Il n'y a pas de chef chez nous. Les gens disent ça car j'aime beaucoup parler. Je ne commande pas à un tel d'aller voler là-bas ou de tirer sur quelqu'un d'autre. On n'est pas un gang organisé.

Quand êtes-vous rentré dans la bande G.d.n. ?

En février dernier. Au moment où ma mère, arrivée en 2000 de l'Angola à Paris, s'est installée à Enghien avec mon beau-père. Pour rejoindre le XX^e arrondissement, où j'ai tous mes amis, je prends le R.e.r. qui s'arrête gare du Nord. C'est comme ça que j'ai rencontré les types de G.d.n., devant le magasin Foot Locker, juste à côté du quai.

Combien sont-ils ?

Une bonne centaine. Ils viennent d'Aulnay, où il y a cinq ou six cités, Cligny, Montfermeil, Sarcelles, Garges, Saint-Denis... Les liens se créent très rapidement. On sort en boîte à Paris une fois par semaine, au Folie's Pigalle le lundi soir pour la soirée R'n'B, mais aussi au Nombriil, au Magnun, à La Loco... Quand il y a une embrouille, chacun ramène des gens de sa propre cité. Dans celle où j'ai grandi, on est une trentaine. Au total, ça fait du monde !

Docteur D. n'est évidemment pas votre vrai nom. Pourquoi l'avoir choisi ?

Parce que, dans notre langage, quand on a mis une patate à quelqu'un, on dit qu'on l'a soigné. Comme un docteur. Autrefois, j'adorais donner des

LEURS ARMES : UN ARSENAL EN VENTE LIBRE

En vitrine, il ressemble à un jouet. Il tire pourtant des balles bien réelles, qui ne tuent pas car elles sont en caoutchouc, mais qui font mal. Son nom : S.a.p.l. G.c. 54 calibre 12 à double action. C'est un Gomme Cogne, modèle à 299 euros, le type d'arme utilisé lors des affrontements à Pigalle. « Rien de plus facile que de se procurer des armes. Il suffit d'une carte d'identité et d'être majeur. Avec ça, vous pouvez vous acheter n'importe quel pistolet dit d'alarme. » Dans Paris, quatre ou cinq magasins « spécialisés » en proposent. Dans celui que nous avons visité, on trouve de tout : des Beretta Elite II (295 euros), des Smith & Wesson Combat (170 euros), des Colts Detective Special Noir (205 euros), le fusil A.k. 47 (75 euros), mais aussi des poings américains de marque Baron (40 euros),

des couteaux Le Protecteur (45 euros), l'arbalète Crosman (180 euros), des matraques (35 euros), des haches (110 euros) ou encore des faux tubes de rouge à lèvres avec lame de rasoir à l'intérieur... Les plus riches peuvent s'offrir le Flash-Ball de chez Vernet-Carron avec huit projectiles (590 euros). Mais attention : tout comme le Gomme Cogne, cet article est, depuis mai, soumis à la délivrance, par un médecin, d'un certificat de bonne santé physique et mentale dans les quinze jours précédant l'achat. Résultat : ses ventes chutent. Au profit des pistolets à blanc, qui crachent du feu et dont la détonation a l'avantage de faire peur, et des revolvers à gaz lacrymogène. Leur principal atout : aveugler et paralyser l'adversaire. Toujours utile en cas de baston... ■ O. O'M.

coups. En recevoir, aussi. Je me suis fait virer de mon lycée, j'étais turbulent... C'est à cause de vous et de votre bataille contre un dénommé Kevin, membre d'une bande rivale, que tout a démarré...

Ce n'est pas ma faute. J'étais en boîte, au Folie's Pigalle, le 13 août. Vers 2 heures du matin, je perds mon nouveau portable, un Samsung E 840 qui vaut 300 euros sans abonnement. Je cherche et demande à tout le monde de se pousser. Sur les 400 personnes présentes, une seule pose problème : Kevin, que je connais. Le ton monte. Je finis par lui donner un coup de tête. Et là, ça dégénère...

Oui, son copain Maxime intervient, me prend à la gorge dans les toilettes. J'ai le visage en sang. On se fait virer par les videurs, la bataille se termine à l'extérieur suite à l'intervention d'un de mes amis.

Et après ?

Après, Kevin et ses copains ont voulu prendre leur revanche. Une première fois le 26 août, à la gare du Nord, mais je n'étais pas là ; une seconde le lundi 27, à Pigalle.

Que s'est-il passé ce soir-là ?

Je rentrais de vacances, je retrouve une douzaine de potes à la gare R.e.r. de Saint-Denis, puis d'autre gare du Nord. On devait aller danser. En sortant du métro Pigalle, vers 23 h 30, on tombe sur 30 à 40 personnes qui nous tirent dessus. J'entends un premier coup de feu. Un Black – que je reconnais – me braque à bout portant. Il porte une veste Adidas foncée avec la capuche sur la tête. Je me baisse pour éviter la balle. Après la seconde détonation, je vois un de mes amis s'effondrer, touché au visage.

Aviez-vous tenté de les rattraper ?

Oui, mais le tireur est monté dans un vieux Monospace, où il y avait trois types dedans. La voiture a disparu. On a coursé les autres participants jusqu'au métro Blanche, distant d'une centaine de mètres, en demandant de l'aide aux policiers présents sur place. Au total, ça a duré un quart d'heure, pas plus.

Comment vous êtes-vous retrouvé en garde à vue ?

Les policiers ont donné l'ordre d'embarquer tout le monde, nous compris. Mais je suis ressorti libre, en tant que simple témoin assisté. Dans cette histoire, je suis la victime.

Certains de vos amis étaient pourtant armés.

Pas moi. Mes armes, ce sont mes bras. J'ai des potes qui avaient des bâches, mais je ne l'ai appris que plus tard.

Allez-vous vous venger de ceux qui vous ont tiré dessus ?

Non. Personnellement, je ne prendrai pas ma revanche. C'est eux qui ont un problème avec moi, pas l'inverse.

Déclencher une bataille de rue pour une histoire de téléphone portable, vous ne trouvez pas ça ridicule ?

C'est vrai, au départ je n'aurais pas dû donner un coup de tête à Kevin. Mais la violence, c'est normal, je suis habitué. J'ai grandi avec ça dans le ghetto. Quand il y a un problème entre deux camps, ça se termine par une baston en terrain neutre. Comme à Pigalle.

A quoi tiennent ces affrontements, en général ?

A un problème de manque de respect. Quand votre pote se fait agresser, vous vous battez pour lui, afin que, lorsque cela vous arrive, il en fasse autant. Mais aujourd'hui, de plus en plus souvent, les bastons proviennent d'un problème de business.

Aviez-vous connu des affrontements plus violents que celui de la place Pigalle ?

Oui. Un jour, dans le XI^e arrondissement de Paris, je me suis pris une barre de fer dans le dos et un coup de poignard, superficiel heureusement, au bras gauche. Ma dent en or vient aussi des suites d'un combat. C'est en mangeant des coups qu'on encaisse...

Et que pensent vos parents de tout ça ?

Mon père, je ne le vois plus depuis des années. Ma mère m'a simplement dit : « Prends garde à toi. » Je suis très proche d'elle. Quand je rentre chez elle, je laisse toutes ces histoires sur le pas de la porte ; elle ne doit pas savoir, je ne dois pas l'ennuyer avec ça. C'est une question de respect. Pendant ma garde à vue, elle était très présente, tout comme ma copine...

Aviez-vous des regrets ?

Non, je ne regrette rien, à part le coup de tête que j'ai donné. Je ne suis pas une racaille, et mes potes non plus. On fait tous quelque chose de notre vie. Certains sont à l'école. Moi, j'aime le foot, je prépare un concours pour devenir éducateur sportif, et il faut un casier judiciaire vierge. Ma copine m'a assagi. La vie, ce n'est pas se battre ; ni descendre à la gare du Nord en étant aux aguets. J'essaie de me retirer de tout ça... ■